



CHRONIQUE DVD

La vie après «no future»...

Pile 30 ans après les manifs de Lôzane bouge, Denise Gilliland réédite un docu qui retrace le parcours de trois femmes punk.

ANNICK MONOD

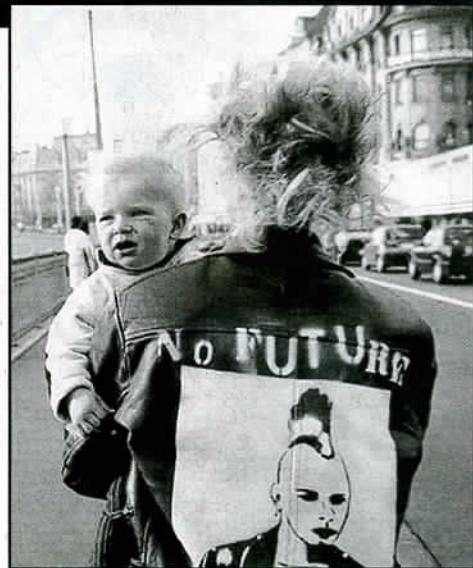
«No future?» C'est du passé. Il y a 30 ans à Lausanne, Patou, Charlotte et Sandra brûlaient leur jeunesse au feu du mouvement punk. Une période de tous les excès, sans limites, sans repères, sans espoirs. Comment y ont-elles survécu? Au milieu des années 90, la réalisatrice suisse Denise Gilliland avait filmé les réflexions de ces trois jeunes femmes sur leur passé hors normes. Diffusé à l'époque à la télévision mais jamais commercialisé, «Femmes du No Future» sort aujourd'hui sous forme de DVD. Vu d'aujourd'hui, ce film de 56 minutes offre un double recul: quinze ans après les faits, on y voit ces femmes commenter leurs années punk. Un regard qui nous parvient, à son tour, avec 15 ans de décalage...

En toile de fond de ces récits, il y a le mouvement Lôzane bouge. A l'automne 1980, une vague de manifs sans précédent agite la capitale vaudoise: c'est la révolte d'une jeunesse «qui se fait chier», faute de lieux pour se rencontrer, sortir et échanger, et qui aboutira à la création du cabaret la Dolce Vita, en 1985. «Hormis les images du téléjournal, cette période a été très peu documentée», souligne Denise Gilliland. «Le 30^e anniversaire des événements est une bonne occasion d'y revenir: d'où ce DVD.» Le docu sera aussi bientôt rediffusé sur la TSR.

Plutôt qu'un mouvement social, politique et culturel, ce sont des trajectoires intimes que Denise Gilliland a choisi d'éclairer. Comment devient-on punk? Que dit ce rejet radical du «système», ce besoin de laid et de provoc? Derrière la jubilation de la défonce, le film révèle la souffrance: des enfances en miettes et une société qui n'a rien à proposer. «J'ai pleuré en revoyant les images», confie-t-elle. «Ces trajectoires m'ont semblé beaucoup plus dures que dans mon souvenir.»

De là à réduire le mouvement punk à une somme de souffrances intimes – impossible. «Il y avait aussi chez eux une immense énergie créative», rappelle Denise Gilliland. «Vivre dans la marge donne une grande force, vitalité et lucidité. Cela permet de ne pas être soumis, de monter des projets, d'avoir du culot...» Une forme de réponse à la question centrale du film: comment envisager l'avenir quand on a été aussi loin dans l'autodestruction?

A l'ère Facebook, crêtes d'Iroquois et cuir à clous semblent désuets. Pas certain que le cri des enfants perdus des années 80 soit obsolète pour autant. «Les uniformes ont changé, mais on pourrait faire le même film avec des jeunes d'aujourd'hui», soutient Denise Gilliland. «On parle beaucoup d'anorexie actuel-



lement: je suis persuadée qu'au fond la douleur initiale est la même.» De même, le besoin de lieux alternatifs est toujours aussi fort, assure-t-elle. Des lieux qui permettent à des personnes marginalisées de mener une vie autonome. «A part les communautés d'Emmaüs, il n'existe presque rien.» Au seuil de la cinquantaine, que sont devenues les punks d'hier? Quel regard portent-elles sur leur trajectoire? Ce film-là reste à faire – Denise Gilliland y pense d'ailleurs. En attendant, elle a pris des nouvelles. Charlotte élève son fils et poursuit son engagement social. Sandra prospère dans le domaine artistique, à Zurich. Mais il y manquera une voix: Patou, fragile rebelle, est décédée. I

> DVD en vente sur www.artfilm.ch ou www.swissdvdshop.ch